

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gatien Lapointe, *Du Pays à l'Écriture*

Michel Lemaire

Numéro 18, été 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

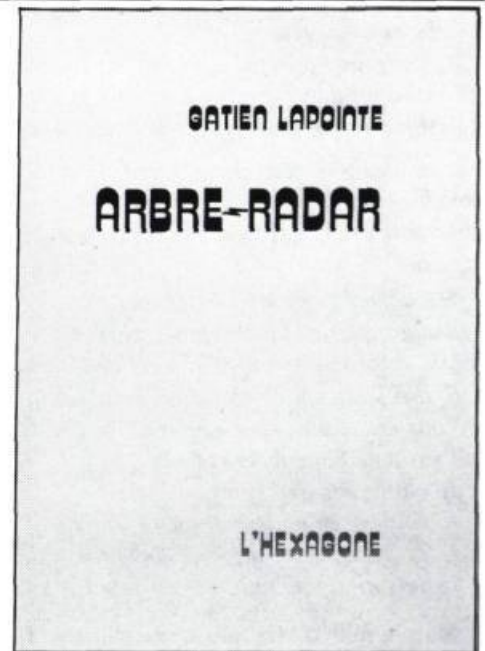
Lemaire, M. (1980). Compte rendu de [Gatien Lapointe, *Du Pays à l'Écriture*]. *Lettres québécoises*, (18), 24–26.

Gatien Lapointe

Du Pays à l'Écriture

Le recueil de poèmes que Gatien Lapointe vient de faire paraître, après un long silence, aux Éditions de l'Hexagone, constitue un événement de première importance dans le champ des recherches actuelles de « nouvelles écritures ». Ce, tant par la personnalité de l'auteur que par les qualités intrinsèques de ce nouveau livre. L'oeuvre de Gatien Lapointe publiée dans les années soixante représente l'une des réalisations essentielles de ce que l'on appelle la « poésie du pays » et son *Ode au Saint-Laurent* est maintenant un classique du genre. Mais le poète marche toujours loin en avant du politique et puisque la création du pays est aujourd'hui entre les mains du peuple, la poésie s'est donné de nouveaux horizons. Aussi le passage de Lapointe de l'écriture du pays au pays (érotique) de l'écriture me semble-t-il représentatif de l'évolution de la littérature québécoise dans les années soixante-dix.

De ce point de vue, le titre de ce nouveau recueil, *Arbre-radar*, est des plus significatifs. L'arbre est un symbole fondamental de la « poésie du pays ». Son enracinement symbolise la reconnaissance, l'acceptation d'un passé, d'une tradition ; son feuillage, la conquête d'un espace physique, politique et culturel ; sa stature verticale, le courage et la virilité de l'homme québécois qui se relève de ses agenouillements pour se tenir debout et vaincre l'aliénation. *Arbres* de Paul-Marie Lapointe a fait la synthèse de tous ces arbres épars dans la poésie « hexagonale ». Mais cet arbre est ici relié par un trait d'union en forme d'éclair (encore plus moderne que la barre oblique) au radar, symbole de la nouvelle société fondée par les communications déjà presque en village global ou en noosphère. L'espoir, d'ailleurs, dans ce recueil, est élargi du pays à la planète entière, élargissement caractéristique d'une certaine « contre-culture ». Le trait d'union entre « arbre » et « radar » représente donc à la fois le prolongement et le dépassement de la « poésie du pays » : « C'est le passage du temps avec ses significations récupérables à l'espace qui fait surgir la noblesse de ses signes » (G. Lapointe : Communiqué de presse annonçant *Arbre-radar*).



Deux faits confirment ce prolongement et ce dépassement. Le prolongement : Lapointe écrit que son recueil « aurait pu tout aussi bien s'appeler *Corps-radar*, ou *Corps-transistor*, ou *Corps-comète* » (*Ibid.*). On note la parenté entre les seconds termes, « radar », « transistor » et « comètes » ; c'est le remplacement de « corps » par « arbre » qui est intéressant. Le livre, « fête de la chair », est constamment centré sur le corps amoureux présent à chaque page. Le titre *Corps-radar* se justifierait donc, affirmant ainsi la modernité du recueil ; mais sans doute aurait-il marqué une rupture trop nette au détriment d'une permanence que rappelle *Arbre-radar*.

Le dépassement, d'autre part : c'est celui du « je » au « on », « c'est un JE qui abruptement bascule dans le sans rives du ON » (*Ibid.*). Le style de Gatien Lapointe se caractérisait par l'énonciation : le vers-type contenait une proposition complète composée du sujet « je », d'un verbe d'action et d'un complément ; et le poème se développait par la succession de ces propositions, répétant la prise de possession du sujet sur lui-même et sur le monde. Ici, le « je » recule dans une très grande mesure, le poème progresse non plus par énonciations successives mais par accumulation de groupes nominaux incluant souvent les diverses parties du corps. Nous avons là un rejet de l'ancienne écriture d'appropriation au profit d'une nouvelle écriture, agressivement moderne, et qui va se définir avant tout comme érotique :

*dans les tintements d'écume frôlant des lèvres des cheveux
— sauts de souffles assauts de langues miscibles rayons
villent îles plexus de fils et de volts laïches loches
d'une lyre dans l'à-vif des muscles s'insinuent crues
musiques rythmes en vrac — pieds nuques genoux
brasier d'un frisson tête à queue dans l'U de hutte du
sang crépitent transmutants alcools — à l'infini — ramées
d'ailes ouvrant en routes tout le noeud du corps*

tout le corps

du plaisir (p. 33).

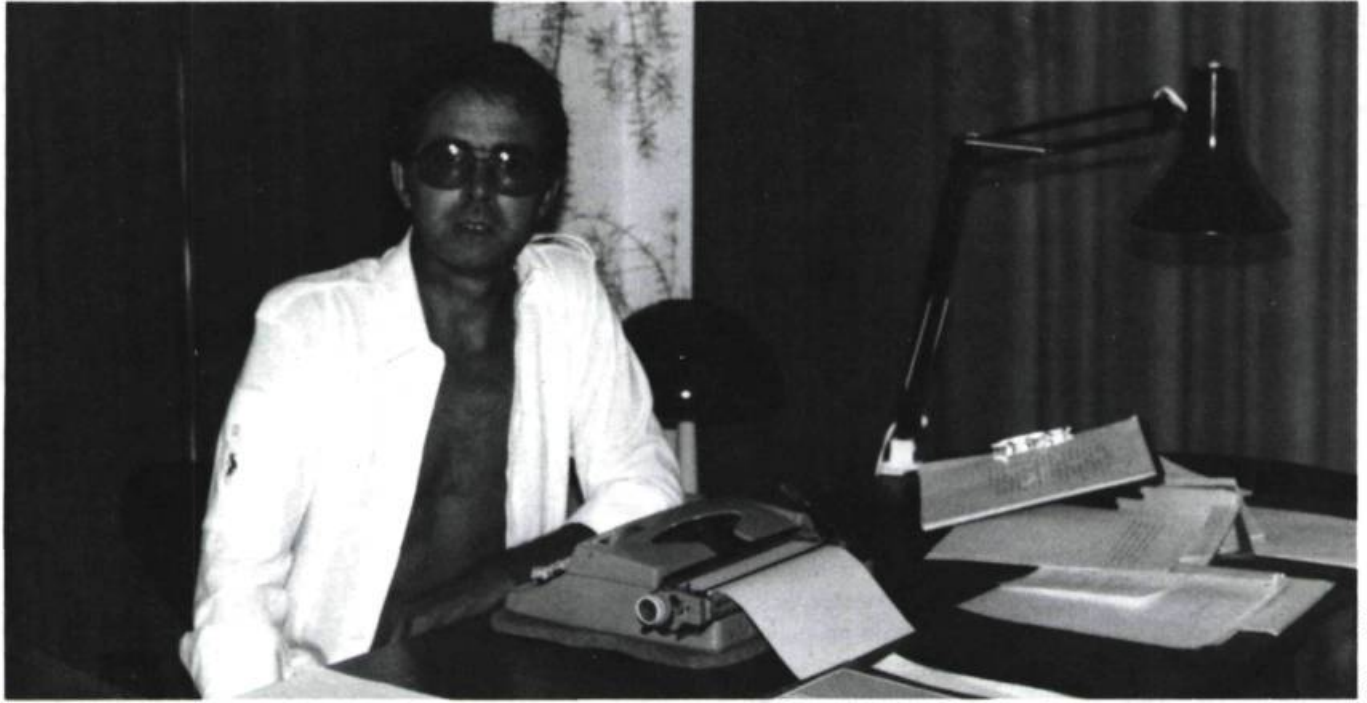


Photo : Athé

Arbre-radar multiplie une même affirmation : l'écriture est une activité érotique *comme* l'acte d'amour. Cette identification entre écriture et éros est une idée force de la poésie actuelle. Mais toute la question est dans le « comme » de l'affirmation ci-dessus : quel est en vérité le rapport entre l'acte sexuel et l'acte d'écrire ? On le dit plus qu'on le définit. Car il s'agit non seulement d'une identification vague à travers le sens large d'« éros », mais plutôt d'une identification précise avec l'acte sexuel même. La grande qualité de ce recueil est, je crois, de reprendre cette thématique et de la réaliser d'une manière accomplie et « définitive ».

Faire l'amour avec les mots comme on fait l'amour avec une femme (ou un homme). Les deux éléments de la comparaison se croisent dans le texte d'*Arbre-radar* en un contrepoint incessant qui est le moteur même de l'écriture. Le texte d'abord dit l'acte d'amour et le corps de l'être aimé, avec intensité, violence même, celle d'un éclair de sang ; c'est un emportement constant d'une partie du corps à une autre, d'un jeu érotique à un autre, en un mouvement désordonné et exalté. Mais on ne voit que des corps et jamais de personnes : pourquoi ? Où l'amour se cache-t-il ? Cette plongée dans les profondeurs de la chair est-elle véritablement le chemin qui mène à l'homme futur, comme le voudrait l'auteur :

Par sursauts d'émotions, par mottons de mots dans un corps-alambic — sorte d'oeuf firmamentaire — mêlant atomes et molécules de tous genres, de toutes espèces, j'écoutais germer ce corps premier d'avant l'histoire, d'avant la culture, d'avant toutes formes de déperdition. Était-ce aussi, en même temps, sous l'audace du feu, un brouillon de ce corps futur qui déjà se rêve en nous ? (Communiqué).

De ce premier jeu érotique, le poète extrait un second, celui de l'écriture, « arrachant le mot de l'émotion et le son du frisson — corps en gage du langage » (couverture p. 4).

D'une part en faisant du premier le sujet du second. Puis, plus profondément, en établissant un rapport sensuel avec le langage : plaisir de laisser les signifiés érotiques courir dans l'imagination, plaisir de sentir les signifiants, physiquement, dans la bouche, comme des fruits mûrs ; plaisir de jouer avec les mots, avec leur corps sonore, les images qu'ils portent, de les palper comme le corps de l'amoureuse, d'en faire jaillir autre chose, comme du corps de l'amoureuse, un sens, ou plutôt d'après Lapointe, du « corps-graal » (p. 139) un certain au-delà du sens : « Ourse, source, sons éparpillés dans la chair » (p. 26) ; « sexe dans l'autre sexe s'agglutinent mots-phénix frayant l'ombre sidérale » (p. 51) ; « seins et reins, nuque, toison d'escarboucles — tous les mots soudain palpitent nouveaux » (p. 57) ; « par lacis de phosphènes de phonèmes frayant outre-sens » (p. 75) ; « ici, dans l'écliptique du songe, à même la pulpe des sons, quoi sans fin s'écoute naître ? » (p. 84).

Effectivement, et c'est une remarquable réussite de Gatién Lapointe, les mots ici acquièrent une densité charnelle étonnante qui permet le passage du discours sur l'érotisme de l'écriture à l'érotisation sensible du texte :

je vous jumelle, mots, je vous jette deux à deux, à trois, à neuf dans l'inaugural fracas de l'image, pierre d'ébauche, rythmes abrasifs, saignées de couleurs et d'odeurs, changeant délire par glissements subreptices de sons, de tons, mutantes lettres frappant à toutes les portes, essayant chaque forme — orphées fraternels — corps autre infiniment. (p. 11)

Oui, même les lettres, les phonèmes, sont saisis individuellement avec sensualité. Et le sonnet des *Voyelles* de Rimbaud peut apparaître comme le texte inaugural caché dans le grand texte d'*Arbre-radar*, ainsi qu'une clef dans le désordre d'un lit.

Toutefois on touche là, à mon avis, la limite du recueil de Gatién Lapointe. Cette prépondérance absolue accordée aux

allitérations et assonances, qui donne sa chair au texte, le fait aussi trop souvent tomber dans la cacophonie. Lorsque tout est sacrifié à l'allitération, que le rapprochement sonore devient la seule justification du rapprochement des mots, que les sons deviennent la raison du poème, on tombe dans le vide sonore, on glisse de la musique au bruit. Le surréalisme nous a appris que l'image naissait du choc des signes et non des seuls signifiants. Sans doute la tentative est-elle ici autre, se concentrant sur les « brutes matières de langage » (p. 47). Et peut-être peut-on la comparer aux divers arts « bruts » qui utilisent leur matière sans essayer de la métamorphoser (autrement qu'en la transposant).

Je lierais aussi à cette utilisation « brute » du langage, la réduction voulue et systématique des relations syntaxiques. Bien sûr la poésie « formaliste » (assez mal nommée puisque cette réduction syntaxique amène l'informe) revendique par là un enrichissement du texte par la multiplication des possibilités de sens. Pour moi, cette réduction représente plutôt un appauvrissement quand elle est poussée au-delà d'une certaine limite (comme dans l'utilisation phonique du langage, l'art du poète se situe dans le jeu avec ces limites). Elle fait trop confiance aux mots, leur laissant une initiative qui est illusoire. La syntaxe est l'axe de la signification du monde par le langage. Le refuge dans la chair des mots, l'enfouissement dans un érotisme même exacerbé à des dimensions cosmiques, ne sont-ils pas des renoncements ?

Mais terminons sur un poème que Gatién Lapointe a placé en évidence au cœur de son recueil. Le jeu sonore y est encadré par une syntaxe légère, qui porte le sens ; le « je », non encore évaporé, y réapparaît, sortant de la nuit érotique :

*de la bouche d'ombre par bulles de sons réel qui fulgure
chaos de flammes hors du temps dans la nudité du sang —
roches rouches cheveux — obscènes friches du sacré
— aveuglé je presse la main de mon enfance*

*j'écoute battre la
violente émotion (p. 63).*

Michel Lemaire

OSE-ARTS

CRÉEZ VOTRE PROPRE EMPLOI DANS LE DOMAINE CULTUREL

Si vous êtes un jeune travailleur ou une jeune travailleuse culturel(le) à la recherche d'un emploi rémunéré

Si vous avez entre 18 et 29 ans

Si vous êtes inscrit ou inscrite à votre Centre régional de main-d'oeuvre du Québec

Créez vous-même un projet dans un des domaines suivants:

- ADMINISTRATION ET GESTION: administration spécialisée en art, direction artistique ou direction de programmes, etc.
- RECHERCHE, CONCEPTION ET RÉALISATION DE PRODUITS: création de nouveaux designs et de nouveaux produits, conception ou réalisation de spectacles, amélioration des services offerts par un organisme culturel, etc.
- PROMOTION COMMERCIALE, ANIMATION CULTURELLE: animation du tourisme culturel, promotion des produits culturels.
- AMÉNAGEMENT DE L'ENVIRONNEMENT (patrimonial et contemporain): recherche ethnologique, création d'un centre de consultation en aménagement et restauration, etc.
- INITIATIVES DIVERSES: tout projet original qui est prometteur de retombées économiques ou culturelles.

La participation gouvernementale peut atteindre 75 pour cent du salaire payé, jusqu'à concurrence de 12 000 \$, pour un emploi créé à temps plein, d'une durée de 52 semaines.

Renseignements et formulaires d'inscription sont disponibles au: Ministère des Affaires culturelles
Bureau régional de Montréal
OSE-ARTS
222, boulevard Saint-Laurent
Montréal H2Y 2Y3
Téléphone: 873-2255



Gouvernement du Québec
Ministère des
Affaires culturelles